



Volume: 07/ N°: 04 (2022),

P 106-117

Androgynie et subversion dans L'enfant de sable et La nuit sacrée de Tahar Ben Jelloun

Androgyny and subversion in The Sand Child and The Sacred Night by Tahar Ben Jelloun

GHEMRI Khedidja

Université Mohamed Khider Biskra (Algérie)

khadidja.ghemri@univ-biskra.dz

Résumé:	informations sur l'article
<p><i>Le corps féminin muet, source de douleurs et de souffrance par une parole souveraine incontestée dans une société patriarcale où les simulacres sont bénis, subit divers traumatismes et tortures. La littérature lui a restitué sa parole confisquée à travers la voix d'auteurs dont la liberté d'expression a eu le pouvoir de dévoiler ce mutisme, mais surtout de transformer ce corps-souffrant en texte pour l'écrire et extérioriser sa douleur. Ainsi, "L'enfant de sable" et "La nuit sacrée" de Tahar Ben Jelloun dévoilent des corps violentés et travestis.</i></p>	<p>Reçu 13 Avril 2022</p> <p>Acceptation 14 Mai 2022</p>
	<p>Mots clés:</p> <ul style="list-style-type: none"> ✓ Androgynie ✓ subversion ✓ enfant de sable
Abstract :	Article info
<p><i>The mute female body, source of pain and suffering by an uncontested sovereign word in a patriarchal society where simulacra are blessed, undergoes various traumas and tortures. Literature has given him back his confiscated word through the voice of authors whose freedom of expression has had the power to reveal this silence, but above all to transform this suffering body into a text to write it down and exteriorize its pain. Thus, The Sand Child and The Sacred Night by Tahar Ben Jelloun reveal abused and disguised bodies.</i></p>	<p>Received 13 April 2022</p> <p>Accepted 14 May 2022</p>
	<p>Keywords:</p> <ul style="list-style-type: none"> ✓ Androgyny ✓ Ubversion ✓ Sand Child

1. INTRODUCTION

Dans la littérature maghrébine, le corps de la femme est un thème qui s'impose chez beaucoup d'écrivaines, en particulier (Assia Djebar, Malika Mokeddem, Fatéma Mernissi, Naamane Guessous...etc.). Ces écrivaines transgressent les tabous sexuels, brisent toute pudeur exposant leur côté sensuel. Elles ont traité le corps de la femme conditionnée par la tradition, les coutumes et certaines représentations sociétales qui ont renié leur féminité et surtout confisqué leur liberté d'expression. Ces auteures ont dévoilé le lien symbolique entre le corps de la femme, son morcellement, sa fragmentation et la quête perpétuelle d'une identité propre à elle dans une société qui la lui récuse et dénie.

Mais avant l'envol de cette littérature féminine, les hommes écrivains se sont longtemps exprimés au nom de la femme et à sa place. Ils ont présenté la femme avec une caractéristique dominée par le silence et la fragilité. Cependant, certains écrivains, comme Rachid Boudjedra, Driss Chaïbi et Tahar Ben Jelloun, ont lutté pour la condition féminine dans ces sociétés maghrébines comme en témoigne notamment *L'enfant du sable* et *La nuit sacrée* ; ils ont critiqué leur système patriarcal qui refuse d'entendre la voix féminine préférant l'incarcérer dans la tradition. À propos du sexe de la femme, Ben Jelloun énonce dans *Harrouda* : « les murs l'ont apprivoisé et le ciel lui a fait une place. Sur l'effigie de ce sexe nous éjaculons les mots » (Ben Jelloun [1973]/1985, 13). Il

explique aussi qu' « il fallait dire la parole dans une société qui ne veut pas l'entendre, nie son existence quand il s'agit d'une femme qui ose la prendre » (84).

Les œuvres de Tahar Ben Jelloun côtoient le conte, la légende, les rites maghrébins, les mythes ancestraux, etc... Leur originalité consiste dans l'aptitude et le savoir de réunir tous les aspects de la tradition et de la culture maghrébine dans une symbiose avec des facteurs de la vie quotidienne et des problèmes qui touchent la société actuelle.

Ses personnages révèlent un langage interdit et surtout tabou en rapport avec le corps, la sexualité et/ou la situation de la femme. Ces romans se présentent en deux textes reliés l'un à l'autre, dépendant l'un de l'autre. Le premier est *L'Enfant de sable* ; c'est ce que nous pourrions appeler l'*avant-texte*, et le second, *La Nuit sacrée*, le texte lui-même ou la suite du premier. Ces romans racontent l'histoire de Zahra dépossédée de son identité de femme, perdue et bafouée par un père privé de descendance masculine. En effet, dès sa naissance, la femme est désavantagée par rapport à l'homme et réduite par l'autorité du père, du frère et du mari. Dans notre réflexion et à travers cette littérature de cicatrices et les œuvres de Tahar Ben Jelloun, nous dévoilerons les multiples supplices que le corps de la femme a subis, corps androgyne de Zahra, travestit en Ahmed, créant un dédoublement d'identité et de voies (x)s multiples pour cette femme/homme.

2. Corps et littérature de cicatrice

Écriture et corps se combinent, corps et cris s'unissent pour se révéler dans ces textes romanesques de Ben Jelloun et dont la thématique fondamentale est le corps. Corps bafoué par la répression sociale, confiné dans le mutisme, assujetti à l'hégémonie

masculine. Un corps féminin, annulé dans

ses désirs, associé à la honte, à la discrimination et surtout à la négativité par l'autorité d'une société gouvernée par des hommes s'octroyant tous les droits y compris celui d'effacer l'identité d'un être humain, s'appropriant son corps et en faire un objet de manipulation pour satisfaire leurs fantasmes de masculinité. Corps en crises et en cris, écrits et décrits, il a traversé la littérature marocaine et maghrébine pour accéder à la mondialité comme une littérature de cicatrice.

La naissance de la littérature de cicatrice voit le jour par le biais de la première œuvre reconnue comme pionnière de ce mouvement littéraire : la nouvelle de Liu Xinwu intitulée « Le professeur principal », publiée en novembre 1977 dans la revue Littérature du Peuple. Cet auteur fait oublier le personnage derrière la nouvelle qui a donné son nom à cet éphémère courant littéraire de la fin des années 1970 : « La cicatrice », un témoignage direct et rude, et c'est cette brutalité même du récit qui force l'émotion. Une émotion prodiguée vivement par tous les lecteurs, qui avaient peu ou amplement traversé les mêmes épreuves. C'était le sentiment collectif d'une

génération reflétant les blessures intérieures des jeunes de l'époque.

Cette littérature porte l'empreinte des blessures et des traumatismes spirituelles et morales infligés. Ce courant littéraire « littérature des cicatrices » temporaire certes, mais cathartique surtout après les percussions et traumatismes de la révolution culturelle, esquissant une incontestable résurrection littéraire du début des années 1980. Cette littérature exprime les histoires de sang, de fureur, de trahison, de drames familiaux et de tragédies individuelles, d'accusations injustes et de réhabilitations tardives.

3. Voix(es) de la multiplicité. Figure du double entre Mise à mort et Phœnix renaissant ?

« Nous ne sommes rien d'autres qu'une pluralité de masques que nous portons en nous. » (Nietzsche 1995, 295). Pour Baudelaire, tout être humain est un homo duplex. Il distingue par ce dualisme fondamentalement humain : « l'esprit [qui] a été dès l'enfance toujours double, action et intention, rêve et réalité. Toujours l'un nuisant à l'autre, l'un surpassant la part de l'autre. » (Baudelaire [1859], 1976, 87). Cette même idée a été inaugurée par Stevenson avançant dans une confession finale de Jekyll : « l'homme n'est pas véritablement un, mais en vérité deux... » (Stevenson 1992, 194). Aragon, quant à lui, considère Stevenson comme celui : « qui a eu la première vue sur la duplicité de l'homme. » (Aragon 1965 : 107). Au milieu des années 60, Jacques Lacan

relèvera, à son tour, le caractère double de l'instance qui parle. Selon lui, le double du personnage se fait métonymie de la coexistence de deux mondes.

La mise à mort du personnage Ahmed va permettre la naissance du personnage Zahra et la reconquête du moi confisqué. Le double est devenu chez Ben Jelloun une raison et sujet à discussion, demeurant le fondement de toute construction identitaire : « Rappelez-vous ! J'ai été une enfant à l'identité trouble et vacillante. J'ai été une fille masquée par la volonté d'un père qui se sentait diminué, humilié parce qu'il n'avait pas eu de fils. » (Ben Jelloun 1987, 6). L'auteur donne une image de la situation et de la vie déchirées du personnage de Zahra en expliquant :

(...) celle d'un chef de famille ; l'héritier souhaité du père, l'homme mensonger couvrant un corps d'une femme, du vivant de son père ; et celle d'une femme refusée par sa famille et par son entourage, qui, après le décès de son père, essaie de se libérer d'un enfermement qui a duré vingt ans. (*L'enfant de sable* 1985, 53)

crédible; elle me trouble et m'exaspère. (Ben Jelloun, 45)

L'ambiguïté et l'inconstance sexuelle demeurent un conflit idéologique et existentiel dans *L'enfant de sable*, provoquant chez Ahmed une insécurité qu'il ne peut élucider. En effet, conscient de l'ambivalence de son identité, il assume sa confusion

existentielle, qui reste la seule issue pour braver le pouvoir et l'arrogance du père : « Etre femme est une infirmité naturelle dont tout le monde s'accommode. Etre homme est une illusion et une violence que tout justifie et privilégie. Etre tout simplement est un défi. » (Ben Jelloun, 94)

4. La rencontre de soi et de l'autre

Après la mort de ce père arrogant, le pouvoir se transmet exclusivement à son unique héritier Ahmed, qui à son tour dicte toutes ses décisions à sa famille : « Au cours de l'enfance et de l'adolescence, une partie du Moi s'est incorporée les commandements et interdictions extérieurs, et désormais ces "tabous " ont en nous une existence quasi autonome. » (Daco 2017, 9). Ce patriarcat a affecté sur cette fille élevée comme un garçon, cela a grandit avec lui de l'enfance jusqu'à l'âge adulte et après la mort du père, Ahmed invita ses sœurs et leur dit :

A partir de ce jour, je ne suis plus votre frère ; je ne suis pas votre père non plus, mais votre tuteur. J'ai le devoir et le droit de veiller sur vous. Vous me devez obéissance et respect. Enfin, inutile de vous rappeler que je suis un homme d'ordre et que, si la femme chez nous est inférieure à l'homme, ce n'est pas parce que Dieu l'a voulu ou que le Prophète l'a décidé, mais parce qu'elle accepte ce sort. Alors subissez et vivez dans le silence! (Ben Jelloun, 65-66)

Etant dépossédé de son identité réelle et de sa sexualité, il profite du rôle de l'*homme artificiel* que son père lui impose : « Dans cette famille, les femmes s'enroulent dans un linceul de silence..., elles obéissent..., mes sœurs obéissent ; toi, tu te tais et moi j'ordonne ! » (Ben Jelloun, *ibid.*), c'est sur ce ton qu'Ahmed s'adresse à sa mère. Même si, Ahmed a découvert son identité de femme, il refuse de subir la situation de sa mère et de ses sept sœurs, échappant au sort de la descendance féminine au milieu d'une famille où les traditions sociales et religieuses imposent le silence absolu à la femme, qu'elle soit mère, épouse ou fille. En acceptant le versant masculin, privilégié, qui ne lui correspond pas physiologiquement, Ahmed a perpétué l'injustice traditionnellement commise, « Vous savez combien notre société est injuste avec les femmes, (...) Vous avez pris goût aux privilèges et vous avez, peut-être sans le vouloir, ignoré, méprisé vos sœurs. » (Ben Jelloun, 87)

A la mort du père, Ahmed assume le rôle de celui-ci dans l'espace maison, mais il ne peut l'occuper physiquement car il n'est pas un homme ; il décide alors de se retirer et de s'enfermer dans sa chambre créant son propre univers. Mais il sera aussi exclu de cet espace car son incertitude sexuelle l'empêche d'admettre sa condition. Ahmed est non seulement expulsé de son espace physique, mais aussi de son fort intérieur, car l'ambivalence existentielle qu'il endure ne lui permet pas d'avoir une conscience unique, bien qu'il ait un seul corps. Cette vérité

entraîne la création d'univers parallèles et un enfer fusionnel. Il affirme : « je suis (...) moi et un autre. » (*La nuit sacrée*, 1987, 96). Après avoir pris la décision d'assumer sa condition masculine, « je ne dors plus dans le corps d'un autre. » (*La nuit sacrée*, 53). Il a besoin de prouver qu'il a découvert un espace propre à lui, mais cette nouvelle modalité va changer car la solitude présume une nouvelle crise identitaire, dévoilée dans la correspondance qu'il maintient avec soi-même, à travers son journal intime : « Qui suis-je ? Et qui est l'autre ? » (*La nuit sacrée*, 55). Ce sera exactement son correspondant, sa partie masculine, qui lui fera découvrir son corps et les sensations de femme.

Ainsi, au fil des pages Ahmed prend de plus en plus conscience de lui-même. Son entité existentielle, son « moi » doit se confronter à une extériorité pour acquérir sa densité. Une fois son identité libérée, il s'éloigne de son milieu pour se couvrir de l'effacement et des menaces. Même à ce stade-là, il n'échappe pas à son passé qu'il essaie d'oublier, mais qui surgit en lui pour le priver de sa liberté. Le personnage tente d'affirmer sa condition et au fur et à mesure de la découverte de son corps et de son incontestable personnalité, Zahra se rebelle contre Ahmed et lui désobéit en acceptant sa réelle condition de femme, son identité qui lui a été niée et confisquée. L'identité sexuelle est une histoire de masques, masques auxquels on finit par s'habituer, mais sans doute à tort de s'identifier. Zahra dit à la fin de *La Nuit sacrée* (1987):

Je n'étais plus un être de sable et de poussière à l'identité incertaine, s'effritant au moindre coup de vent. Je sentais se solidifier, se consolider, chacun de mes membres. Je n'étais plus cet être de vent dont toute la peau n'était qu'un masque, une illusion... (*La nuit sacrée*, 138).

5-De l'être sable à l'être femme

Zahra prend la décision d'oublier totalement le passé, après le décès de son père. Un oubli qui désigne l'effacement et l'enterrement d'Ahmed et la rébellion de Zahra, ou la mort d'Ahmed et la naissance de Zahra. Une juxtaposition entre un être *de sable et de poussière* au passé, et une *consolidation* et une *solidification* du même être à l'état présent, marquée par la phrase : « je n'étais plus... », qui dépeint le double, tuant la réalité de l'Autre. En plus de la mort du père, la mort de la pauvre épouse Fatima, dévoile l'entrée d'Ahmed dans le monde adulte. Il était épuisé et fragile, il voulait se sortir de ce dilemme :

Je me suis assez donné. A présent je cherche à m'épargner. Ce fut pour moi un pari. Je l'ai presque perdu. Etre femme est une infirmité naturelle dont tout le monde s'accommode. Etre homme est une illusion et une violence que tout justifie et privilégie. Etre tout simplement est un défi. Je suis las et lasse. (*La nuit sacrée*, 94)

Ahmed abandonne sa ville natale vers une nouvelle naissance de soi, après un interminable enferment dans sa chambre, pensant à son avenir et à ses deux identités :

Alors je vais sortir. Il est temps de naître de nouveau. En fait je ne vais pas changer mais simplement revenir à moi, juste avant que le destin qu'on m'avait fabriqué ne commence à se dérouler et ne m'emporte dans un courant... Je sais ! J'ai mis du temps pour arriver... Je me sens léger. (*La nuit sacrée*, 111-112)

Il s'est enfin réconcilié avec lui-même : « J'ai enlevé les bandages autour de ma poitrine. » (*La nuit sacrée*, 113). C'était le tout premier pas vers le retour à soi. C'est alors que dans *La Nuit sacrée*, Ahmed assume finalement, son rôle de femme, prend le prénom de Zahra et décide de retourner vers son passé pour chercher sa véritable personnalité. Elle enterre sa première vie avec son père mort. Elle déterre la tombe y mettant sa carte d'identité, ses vêtements d'homme, son tabac, et même le bandage qui lui serrait la poitrine, en l'enroulant autour du cou de son père. Cet ensevelissement de tous les objets de son passés connotent, d'une part, le meurtre et l'inhumation de Ahmed. Et d'une autre part, la naissance de la vraie identité de Zahra, enterrée et dissimulée depuis vingt ans sous un masque.

Zahra nous explique comment elle a été dépossédée de son identité de femme par un père en mal d'une descendance masculine. Ainsi, c'est cette féminisation dépouillée,

expliquant une existence et une destinée rudes, qui deviendra le point de départ de la quête de sa véritable personnalité. Avec le temps, Ahmed/Zahra se délivre de la mystification qui a violé sa vie réelle avant même sa naissance, donc Zahra a récupéré sa propre vie, pour vivre, simplement en paix avec cette réviviscence :

Je voudrais sortir pour naître de nouveau, naître à vingt-cinq ans, sans parents, sans famille, mais avec un prénom de femme, avec un corps de femme débarrassé à jamais de tous ces mensonges. Je ne vivrai peut-être pas longtemps. Je sais que mon destin est voué à être brutalement interrompu parce que j'ai, un peu malgré moi, joué à tromper Dieu et ses prophètes. Pas mon père dont je n'étais en fait que l'instrument, l'occasion d'une vengeance, le défi à la malédiction. (*La nuit sacrée*, 153)

Devenir femme génère un autre mode de vie pour Zahra, de nouvelles tâches, responsabilités et épreuves qui correspondent à son nouveau rôle et surtout statut. Zahra prend conscience de la facticité de son identité d'homme, et par contraste la difficulté à être femme au sens culturel et social. Le personnage de Ben Jelloun est un Tirésias dont les deux pôles ne sont pas en équilibre. Ahmed était libre de faire ce qu'il voulait tandis que Zahra, le moindre geste est hypertrophié par les convenances sociales. En effet, il n'a pas conscience du regard que sa famille ou la société lui porte, mais devenue

femme, il prend du recul et se regarde être regardée par les autres. Est-ce qu'une prise de conscience de son identité, rendue possible ou facilité du fait d'être femme. Est-ce que c'est un repli sur soi face à une société qui fait de grandes distinction homme/ femme.

Dans *L'enfant de sable*, Ahmed agissait sans réfléchir, dans *La nuit sacrée*, par contre, Ahmed transformé en Zahra, prend en considération l'ensemble des répercussions qui accompagnent son changement apparent de sexe. Ces répercussions n'adviennent que dans la confrontation aux autres, ceux de sa société. Ainsi, les deux œuvres nous révèlent le processus de dédoublement de la personnalité de Ahmed/ Zahra et la crise d'identité que tout cela comporte et engendre. En effet, Zahra, prisonnière de sa destinée dédoublée, ne supporte plus la fusion avec son double, mais surtout, n'admet plus le fait d'avoir « deux vies avec deux perceptions et deux visages mais les mêmes rêves, la même profonde solitude. » (*La nuit sacrée*, 155).

Puisqu'à la fin de sa retraite, elle se voit expulsée à nouveau : elle admet son indétermination bien que cela présuppose vivre sans un espace propre. Ainsi, Ahmed/Zahra n'a pas d'espace réel, défini car elle ne possède pas non plus de sexe, de personnalité ni de conscience définies, de la même façon que le conflit qu'elle symbolise. Dans ce monde marqué du sceau de la séparation, l'être finit par oublier ses repères en connaissant la chute. Comme le remarque le docteur Salerno dans *Porporino ou les Mystères de Naples*, « chaque homme porte

en lui un double de l'autre sexe. » (Fernandez 1974, 220). Cependant, la société détruit cette aspiration à l'unité. Il affirme encore que « nous accumulons en nous les petites trahisons envers l'autre moitié de nous-mêmes pour acquérir en face du monde une identité qui nous pose en nous mutilant. » (*La nuit sacrée*, 346).

6- Corps féminin, lieu carcéral : entre mutisme, transgression, violence et mutilation

Le corps est un thème essentiellement important dans l'écriture féminine. Ainsi, les féministes françaises des années 70 percevaient en lui le moyen privilégié de s'affranchir des mots et des maux- infligés par les hommes, de conquérir, en même temps que la parole, la liberté. Pour Michel Foucault, le corps est dans toute société à la fois jeux et enjeux de pouvoirs de l'espace social. La représentation du corps constitue l'un des enjeux majeurs de la littérature. Cette représentation du corps féminin,

souffrant d'enfermement, de torture, de contraintes et de violences physiques, suscite interrogations et rejets. De plus, le texte maghrébin devient témoin de la vie d'un corps en proie à la violence, d'un corps souffrant. En effet, le corps féminin, tel qu'il apparaît dans ces écritures, est bien plus souvent décrit comme une source de supplice et de pénitence que d'épanouissement.

Le corps, dans la majorité des écrits maghrébains, demeure muet. Même silencieux,

il est décrit dans sa torture, ses souffrances et ses désirs. Un silence qui « constitue une expression non vocalisée d'un cri interne. » (Adler 2014, 39-52). La littérature a ce pouvoir de lui redonner la parole spoliée par des voies détournées car elle est le lieu où les limites, les contraintes et les silences ne sont pas de mise, où la liberté de l'écrivain a enfin le pouvoir de dire un corps entièrement réconcilié avec lui-même, avec l'Autre et avec le monde. La puissance de l'œuvre littéraire convertit le corps en texte grâce à la fiction et à la fonction imaginative : « Le silence dans la littérature n'est donc pas une pause dans la parole, mais un travail sur soi-même. » (Calin, 2014, 75-92). Elle donne existence au corps au-delà même de son évocation. Mais, peut-on parler du corps autrement que par des mots ? Comment rendre un corps perceptible par les mots, sachant qu'il est imaginaire ?

La naissance d'une fille est souvent reçue dans un silence austère, accueillie dans la déception, la tristesse et le mépris, voire une malédiction qui doit être étouffée dans un mutisme total : « une malédiction lointaine et lourde qui pèse sur sa vie. » (*L'enfant de sable*, 17). La petite fille née pousse son premier pleur au milieu du silence et comme la coutume arabe le veut, on apprend à la fillette le culte du silence dès son enfance. En effet, dès son plus jeune âge, la femme musulmane vertueuse apprend à respecter le code du silence, de la hochma, « c'est-à-dire, en arabe, de la "honte", en fait la pudeur. » (Hornung, Ruhe 1998, 90). C'est une société

qui met le silence à l'honneur, une malédiction du culte de l'anonymat et de l'effacement qui pèse sur toutes les femmes maghrébines. Ce culte est désigné par Assia Djebar de culte de « mutilation ». Cette notion de mutilation et de silence corporel habite les deux œuvres de Tahar Ben Jelloun.

Dans *L'enfant du sable*, le père est aveuglé par son égoïsme et sa honte, face aux mâles de sa famille, de n'engendrer que des filles. En effet, il a eu sept filles et son délire le pousse à croire que le ventre de son épouse ne peut concevoir d'enfants mâles : « Chaque baptême fut une cérémonie silencieuse et froide. » (*L'enfant de sable*, 6). La naissance de filles, à la place d'un garçon tant attendu, est vue comme malédiction. Ainsi, le père décide que la huitième naissance de sa femme sera un mâle même si c'est une fille. Il se met d'accord avec la vieille sage-femme, Lalla Radhia, obligeant sa femme à accueillir la prochaine naissance en homme, qui sera élevé selon la tradition réservée aux mâles. Cette décision va soumettre cette nouvelle fille aux lois masculines et un pacte se scelle entre le couple: « femme ne pouvait qu'acquiescer. Elle obéit à son mari, comme d'habitude, mais se sentit cette fois-ci concernée par une action commune. Elle était enfin dans une complicité avec son époux. Sa vie allait avoir un sens. » (*L'enfant de sable*, 23)

Le père condamne le corps de la fille née à un silence et mutisme éternels. En enfermant le corps de la fille née dans le corps d'une société patriarcale qui lui dénie toute existence, le père l'oblige à se travestir et à se

déguiser dans une apparence masculine. Ahmed/Zahra, la huitième fille, donc, du riche commerçant va subir une éducation masculine, puisque le père a besoin d'un mâle pour être reconnu socialement. Le père considère le fait d'avoir sept filles, comme n'ayant pas, «...de progéniture. [...] Il disait que son visage était habité par la honte, que son corps était possédé par une graine maudite et qu'il se considérait comme un époux stérile ou un homme célibataire.» (*L'enfant de sable*, 17-18)

C'est pour cette raison que la fille, dès sa naissance, est dépossédée de cette individualité qui est transmise non pas à elle mais aux garçons. La jeune fille est vue comme propriété de son entourage qui la modèle à sa manière lui retirant toute liberté. Les femmes telles qu'elles sont représentées par Ben Jelloun sont celles qui n'ont ni le choix ni le droit à la parole. Elles ne sont même pas nommées. Elles sont même décrites comme « femmes sans univers. » (*L'enfant de sable*, 9-10) se contentant de vivre à la surface sans grande exigence. La vie pour ces femmes : « était plutôt réduite. C'était peu de chose : la cuisine, le ménage, l'attente et une fois par semaine le repos dans le hammam. » (*L'enfant de sable*, 34).

Tahar Ben Jelloun condamne ainsi, la société marocaine et en particulier la famille à dominance patriarcale dans laquelle, la femme ne saurait trouver de quoi s'épanouir.

A travers la déclaration d'Ahmed dans sa lettre au correspondant anonyme avec lequel,

il partage une relation intime : « Sachez, ami, que la famille, telle qu'elle existe dans nos pays, avec le père tout-puissant et les femmes reléguées à la domesticité avec une parcelle d'autorité que leur laisse le mâle, la famille, je la répudie, je l'enveloppe de brume et ne la reconnais plus. » (*L'enfant de sable*, 389).

7- Révolte et résistance

Mais le corps peut aussi, selon Michel de Certeau, devenir moyen de résistance et de révolte. En effet, après la mort du père, l'héroïne, redevenue jeune femme, doit apprendre à redécouvrir sa nature féminine même à travers un parcours initiatique chaotique, inapproprié aux normes. Zahra se trouve dans la mesure de tenter de redonner un sens à sa vie par une affirmation identitaire qui présume sa libération et une reconquête de son corps de femme à travers « le vomissement » de ce « long cri ancestral », s'apparentant à un véritable « enfantement », métaphore d'un acte libérateur.

Dans *L'Enfant de sable*, Abbas précise parfaitement la violence qui gouverne la société marocaine, à tous les niveaux sociaux et politiques : « Dans ce pays, tu réprimes ou tu es réprimé. Alors je frappe et domine. » (*L'enfant de sable*, 116) La violence caractérise l'œuvre, violence infligée en particulier aux femmes qui en sont les premières victimes, et cela depuis leur naissance. A cet effet, l'auteur fait référence à la période préislamique où on enterrait les filles vivantes : « Le père pensait qu'une fille aurait pu suffire. Sept, c'était trop, c'était

même tragique. Que de fois il se remémora l'histoire des Arabes d'avant l'Islam qui enterraient leurs filles vivantes ! » (*L'enfant de sable*, ibid.)

Dans cette découverte de *Zahra*, il ressort que ce parcours initiatique est empreint de contraste. Effectivement, on relève que sa vie de femme ne se déroule pas comme celle du commun de toutes les autres jeunes femmes de son âge qui découvrent la liberté et le bonheur en même temps. C'est ainsi que la première relation de *Zahra* est consumé à la suite d'un échec : « Ainsi mon premier homme était sans visage. » (*La nuit sacrée*, 118).

Le fait que son premier homme soit décrit sans visage n'est pas anodin. Cette insinuation connotée va jouer un rôle dans la suite des événements. En effet, *Zahra* va vivre une relation amoureuse avec un homme aveugle. A la différence de sa première relation avec un homme inconnu, dont elle n'a pas pu garder en mémoire le visage, la seconde rencontre éveillera sa flamme la rendant amoureuse et épanouie. Ce prétendant (un consul) malgré son handicap, entame un travail sensuel sur la jeune fille qui va l'affranchir et la réconcilier avec son Soi, lui restituant toute sa féminité opprimée par le patriarcat : « Le miracle avait le visage et les yeux du *Consul*. Il m'avait sculptée en statue de chair, désirée et désirante. » (*La nuit sacrée*, 119). Il est certain que *Le Consul* vivant grâce à la protection de sa grande sœur apporte à *Zahra* une sérénité qu'elle cherchait avant leur rencontre.

La quiétude de Zahra auprès de ce dernier sera de courte durée car jalouse de cette relation, la grande sœur du *Consul* va enquêter sur le passé de cette énigmatique jeune femme et remonter jusqu'à un oncle malhonnête, sans scrupule en qui elle peut découvrir un appui. Dans un geste déraisonnable, Zahra tue son oncle, croyant se libérer d'un homme dont la vie a été marquée par la jalousie et l'avarice. Suite à cet acte, elle est emprisonnée. Même dans ce lieu, elle est poursuivie par le sort. Elle va subir et endurer la colère et la vengeance de ses sœurs l'accusant d'être la cause de tous leurs malheurs et du mépris que leur père leur a fait subir.

En effet, la prison est définie comme un lieu de privation des libertés. Le bonheur de Zahra est altéré. Mais, malgré son côté répressif, la prison ne paraît pas marquer la jeune fille : « Je ne considérais pas l'enfermement comme une punition. » (*La nuit sacrée*, 121). Ce sentiment est légitimé par le fait qu' : « en me retrouvant entre quatre murs, je réalisai combien ma vie d'homme déguisé ressemblait à une prison. J'étais privée de liberté dans la mesure où je n'avais droit qu'à un seul rôle. » (*La nuit sacrée*, 122). En plus d'avoir été privée de la liberté de son corps, ce qui est un emprisonnement en soi, Zahra est doublement sanctionnée par le biais de ce lieu carcéral. L'héroïne est l'objet de comportements injustes et immoraux de la part des membres de sa famille. Le premier instant de cette outrance trouve sa justification dans l'agissement du père déterminé à changer le destin de l'enfant à sa naissance,

modifiant ainsi la logique des événements, dissimulant le sexe de Zahra, et lui imposant une autre vie. Ce Trauma pour le personnage de Zahra qui aura pour conséquence de générer tous les malheurs que l'héroïne va subir et endurer par la suite, une souffrance qu'elle transcrira avec des termes pathétiques dans son journal intime : « Rappelez-vous ! J'ai été une enfant à l'identité trouble et vacillante. J'ai été une fille masquée par la volonté d'un père qui se sentait diminué, humilié parce qu'il n'avait pas eu de fils...j'ai été ce fils dont il rêvait. » (*L'enfant de sable*, 125). Le second moment se verra attribuer à ses propres sœurs qui vont faire subir à son corps les pires atrocités.

7. Conclusion:

Le personnage de Zahra a bien incarné la souffrance de toutes les femmes maghrébines, victimes d'une société qui considère le corps féminin comme une hantise dès l'âge nubile de la fille. Contrairement à tous les romans féminins, où l'homme est souvent responsable des douleurs et de la soumission du corps, Ben Jelloun transgresse les tabous pour prendre la défense de la femme soumise et claustrée. Il dénote et connote la violence infligée aux femmes, en prenant la parole de ces femmes pour dévoiler leurs souffrances, libérer leurs voix étouffées et cicatriser leurs corps torturés. Les expériences de Zahra dans la recherche de sa féminité tendent à illustrer la mentalité d'une société qui rejette brutalement le corps féminin, évité, caché et puni par la gente

masculine alors qu'il est censé être porteur de joie, de sensation et de désir pour toute femme. C'est par le biais du corps en tant que principe identitaire dans la société maghrébine que s'opère le regard du moi en alliance avec une conception de l'univers social. En ce sens, l'espace corporel de l'héroïne se positionne entre son moi individuel et le moi collectif qui compose l'élément approprié de l'identité première et son rapport à la société traditionnelle.

3. Liste Bibliographique: (APA)

- Livres :

Aragon, Louis. 1965, *La mise à mort*, Gallimard, Paris.

Ben Jelloun, Tahar. , 1985, Harrouda , Denoël ,Paris.

Ben Jelloun, Tahar. 1987*La nuit sacrée*, Seuil, Paris.

Ben Jelloun, Tahar. 1985, *L'enfant de sable*, Seuil, Paris.

Eliade, Mircea. 1999, *Mythe, rêves, et mystères*, Gallimard, Paris.

Fernandez, Dominique. 1974, *Porporino ou les Mystères de Naples*, Grasset, Paris.

Hornung, Alfred, Ruhe, Ernst Peter, 1998, *Postcolonialisme et Autobiographie*, Rodopi B.V. Amsterdam.

Libis, Jeans. 1980, *Le mythe de l'androgynie*, Berg International, Paris.

Sebbar, Leïla et Huston, Nancy. 1986 *Lettres parisiennes, Autopsie de l'exil*, Barrault, Lettre XXIII , Paris.

Stevenson, Robert Louis. 1992, *L'Étrange Cas du docteur Jekyll et de M. Hyde*, Gallimard, « Folio bilingue », Paris.

Article du Journal :

Adler, Silvia. 2014 « De quelques silences intimes féminins dans la littérature maghrébine d'expression française », *Les espaces intimes féminins dans la littérature maghrébine d'expression française*, L'Harmattan, Paris.

- Sites web :

Calin, Anca. « Le pouvoir des mots : autour de Thomas l'Obscur », Paris : Presses universitaires de Paris Nanterre, 2014 : 75-92. <http://www.openedition.org/6540>.

DACO, Pierre. *Les triomphes de la psychanalyse*, 2017, en ligne <https://kupdf.net/downloadFile/590e681adc0d608a2f959ee8>.